

## Connivences... en terre commune

« Si la poésie pouvait entre *LE DÉSIR ET L'INSTANT* éclairer les hommes sur les chemins d'une liberté sans violence... »

Dédicace de J-C. Xuereb au recueil de 2011

Introduisant le numéro de *Sud*, (Hors-série 1995, « Algérie, l'exil intérieur »), pour lequel il avait rassemblé et présenté des textes très divers à un moment de nuit et violence algériennes, Jean-Claude Xuereb décrivait son « rêve de translation » : « Pendant mon sommeil, le rivage du sud, avec lequel je faisais corps, avait été entraîné dans une puissante dérive, jusqu'à la côte opposée. » Persistait, au réveil, « le sentiment d'avoir réellement pris pied sur une avancée de ma terre natale, adossée à l'immense continent, au bout d'une nuit de rencontre avec la terre d'Europe. Dans la symbolique de mon désir, pouvaient s'unir deux rivages, entre lesquels tant d'esprits et de cœurs demeurent écartelés ».

Ce rêve témoigne bien du vécu de l'exil quand l'Histoire ne permet plus de faire corps avec sa terre mais aussi de sa réparation par une communion rêvée avec elle, entraînant le lecteur vers le pays du poète, auquel il ne cesse de croire : « Quand un pays est capable de donner naissance à des êtres de cette qualité, on ne peut que garder confiance en son avenir, quelles que soient les péripéties de douleur ou d'apparente passivité qu'il traverse » (correspondance de mai 2014). Ainsi, en tenant compte des blessures de l'Histoire et en les exprimant, le poète retourne vers ses rivages : « Car l'homme rebrousse sans cesse vers l'enfance /jusqu'au feu et à la source de l'origine » (27), écrivait-il dans « Génésis » en 2004.

Ces connivences que je souligne prennent ancrage dans cette extrême élégance et cette ouverture que Jean-Claude Xuereb manifeste vis-à-vis de notre pays commun aux antipodes de l'humour grinçant ou de propos tranchants que d'autres tiennent, ajoutant au malheur du temps la brutalité du rejet. Jamais cette expression de rejet chez lui. Cela ne signifie pas qu'on soit dans une adhésion molle et idéalisée : il offre au contraire une construction mémorielle à la nostalgie fertile grâce aux traces de ce qui était, de ce qui est et de ce qui pourrait être. Dans le même Hors-série de 1995, le premier poème, « Viatique » en est une illustration :

« Si je parle à présent  
d'un pays sans retour  
chaque mot s'alourdit  
d'une invisible charge  
d'effluves d'acacia  
dans l'ombre d'une cour  
où le couteau délivre  
des crissements d'épines  
parmi la rutilance  
d'un buisson d'oursins »

Il nomme les senteurs et les bruits d'un quotidien vécu et qui ne s'efface pas, dont il porte avec fierté l'origine car c'est celle d'une lignée de pauvres : « Exilés de la faim / et non point conquérants / trop écrasés eux-mêmes / pour offenser quiconque [...] ». Suivent trois autres poèmes qui reconquièrent la terre d'origine, le dernier, dédié à sa femme Renée, « Akbou 1988 », énonce : « Semblable à travers les âges est ce pays, où les exactions du temps ont à peine raviné la majesté des visages et des sites ».

Son acclimatation au Nord de la Méditerranée, sans renoncement à la géographie première, il l'a partagée toute une vie avec Renée qui, nous donnant à lire sa « Lettre à Simone », évoquait

ses « efforts pour tenter de substituer, dans [son] imaginaire, le Rhône à la Soummam » (« Rivières de France », *Le Jardin d'Essai*, 2003, 49-51) :

« Pour l'exilée que je suis, les horizons qui découpent le ciel en lignes de cambrures de reins, en dos de chat, en dessins tendres ou torturés, hantent mon regard : là viennent se ressourcer mon œil et ma mémoire : j'y savoure l'illusion éphémère d'un lieu retrouvé... »

Jean-Claude Xuereb est méditerranéen au sens fort du terme – « Tous les rivages de cette mer m'appartiennent » –, car si les origines sont du côté de Malte et d'Alicante, la réalisation d'une vie embrasse toute la Méditerranée et, dans ces espaces, les penseurs et écrivains comme les Présocratiques, Homère, Saint Augustin, Ibn Khaldoun, Séféris, Camus et Adonis, selon ce qu'il énonce lui-même dans cet ordre, dans l'entretien en 2003 dans la revue *Verso*. Le passé ne peut se concevoir sans les anciens : ils habitent sa poésie. Ainsi de « Mémoire de l'aïeul » dans *Cette fugitive éternité* (1996) auquel il donne vie dans la confection de gestes-images dont il a le secret, drainant en quelques mots toute une histoire d'homme rompue et relancée :

« Blessures à vif de l'exil  
ces éraflures d'encre  
sur une page  
effaceront-elles l'image  
de la stèle effondrée  
aux creux d'une terre d'oubli ?  
le visage en pleurs de ma mère  
me visite et me rassure  
d'un sourire » (54-55).

La même interrogation revient dans « Reflux du pays » de *Voir le jour* (2001) :

« De quelle blessure de vivre  
espères-tu guérir encore  
ô toi qui voudrais retrouver  
l'odeur même de ta jeunesse  
dans les effluves d'orangers  
sous les écorces du couchant  
aux vergers de la Mitidja ? » (57)

Jean-Claude Xuereb excelle à évoquer tout un monde dans des poèmes-tableaux comme celui dédié à Jean Pélégri, au titre éloquent, « Jardin d'Essai » (59). Plus longuement, le poème à Jamel-Eddine Bencheikh, « Alger – Nuit et jour » (68-69) trace en deux temps l'évocation de la ville parcourue avec son ami autour de leurs vingt-ans et la perte du lieu : « Ensuite se lézardera l'innocence de ces joies à fleur de peau et se démantèlera l'espoir dans l'interminable rumeur d'explosions et de salves ».

Un des derniers poèmes de ce recueil, sans titre, revient sur cette « mémoire d'exil », condensant avec une extrême sobriété la venue des ancêtres pour juguler la misère et le départ forcé de leurs descendants :

« Une mémoire d'exil est enfouie dans nos cellules ; des ancêtres, poussés à l'aventure par une misère caillouteuse, ont franchi la mer vers un mirage de cognac... Sitôt installés sur cette terre impitoyable, leurs illusions dissipées, ils chassent le remords de s'être éloignés de leurs tombes, mais aussi toute idée d'un retour vers leur terroir originel. Avec

la fierté du désespoir, survivants des fièvres et des massacres s'acharnent à un enracinement, qu'ils veulent définitif, de pierres, d'arbres et de plantes.

Un siècle plus tard, leurs descendants doivent, dans la violence et les larmes, délaissier un héritage de murs et de meubles dégrevés d'amour. La plaie secrète, d'autant plus inguérissable qu'elle fut longtemps niée, s'est rouverte. Il n'y a pas eu vaccination de l'exil, mais rechute aggravée ».

Le réel vécu reste lancinant mais les mythes, déposés autour de cette mer et du monde, essaient de leur présence pérenne dans sa poésie : Sisyphé, Icare, Ulysse et Pénélope... comme dans ce poème du recueil de 2004, *Passage du témoin*, « Eternel retour » :

« La mer tisse et détisse  
sur son métier au roulis  
cadencé de l'eau  
le fil entrecroisé des vagues

Voluptueuses tisserandes  
s'activent nymphes et sirènes  
de la navette de leur corps  
qui plonge et rejaillit

Ulysse leur résiste  
dans l'obstination d'un retour  
vers la ravaudeuse d'oubli  
en son insulaire patience »

L'élargissement méditerranéen ne prémunit pas contre la déchirure de l'exil qu'il faudrait rendre fécond. « Ex-il » tente de l'exprimer :

« Pour n'avoir pas su garder  
au cœur le plus secret de soi  
le lieu de son avènement au monde  
où se terrer et se reprendre  
de toute absence et de tout deuil  
voici l'homme voué au manque  
irréparable d'un ancrage  
repérable dès l'horizon  
tel vagabond de sa propre existence  
mâchonnant quelques déchets de mémoire ».

En 2008, *Entre Cendre et Lumière*, consacre sa seconde partie à un ensemble autonome, sous le titre « D'ici et pourtant d'ailleurs », ensemble à lire, me semble-t-il, comme un « Cahier d'un retour au pays natal »... avec ses lieux et ses êtres : le père, l'enfant, la citerne, l'amandier, un bienvenu « Contre la neige »... : « Je préfère le sable/de mes rives du sud/où s'enfoncent les pas/sans piétiner la boue » (54)... Surgit aussi Notre Dame d'Afrique : « Les chemins de l'exil/ramènent à la mer/la compagne obstinée/sur les pas d'un retour » (61). Le chapelet souvenirs/réalités continue à s'égrener : la ville d'Alger, la baie, les îles de Malte, les tombes et leurs morts, l'aimée, le fils, la maison, la mère, les ancêtres, le « Non-retour » de tous ceux qui ne sont plus dans nos vies.

Mais surtout, les deux plus longs poèmes, sous l'aile de la parole fraternelle de Camus.

« Vacances d'une ville » (56-58) est un poème, assez unique dans sa générosité, d'un retour après l'exil, où le passé peut s'évoquer sans rancœur pour le présent :

« [...]
Les portes durent soigneusement verrouillées
dans l'illusoire persuasion d'un retour
[...]
Ici revenu je ne suis qu'un visiteur
libéré des tourments de vaine nostalgie
voué à respirer l'innocence de l'air
[...]
ainsi s'égaille la vacance d'une ville
par le chant réconcilié de la mémoire
dans une pause heureuse du temps retrouvé
car nulle frontière n'enferme le désir
lorsque l'amour féconde la chair du poème ».

Le second poème, « Tipasa au cœur » (59-60) est un blason de mémoire et d'espérance :

« Par les chemins dispersés des ancêtres
braconne mon errance en Méditerranée
avant de se figer dans un ultime port
rallie une crique hérissée de ruines
où crépite le cœur assoiffé du soleil
[...]
Tipasa refuge secret
sans cesse habite ma mémoire
jusqu'au dernier mot
j'aurai vécu ici
dans la liesse des galets et des dieux ».

Dans l'entretien avec Slaheddine Haddad, lors du Printemps des poètes à Carthage en Tunisie en 2002 (n°112, Verso, Lyon, mars 2003, 3-23), la réponse à la question posée sur la présence de la lumière dans ses poèmes est la suivante : « Elle symbolise à mes yeux "l'optimisme tragique" qui m'anime, en dépit des manifestations récurrentes de violence et de haine envers l'autre qui assombrissent le monde ». Et en héritier assumé de Camus, il poursuit : « Nous rêvons d'un monde où régnerait "la pensée de midi" dans la lucidité et l'équilibre du soleil à son zénith ».

C'est en accord total avec le poète tunisien que nous lui empruntons cette esquisse de « portrait » qui illustre « l'optimisme tragique » qui le caractérise si bien :

« Pour l'avoir lu et rencontré je sais que J-C. Xuereb est un leurre : sous des allures paisibles, cet homme au sourire affable et au langage prévenant porte en lui des histoires de déchirements inépuisables. Je ne dirais pas qu'il les cultive mais il en véhicule adroitement les stigmates et on s'aperçoit abruptement en l'écoutant qu'on est au seuil d'un drame ».

Sans esprit de revanche, Jean-Claude Xuereb offre aux lecteurs de ses deux pays, l'Algérie et la France, mots et images pour franchir la colère, le ressentiment et la rupture. C'est une place que plus d'un pourrait lui envier, sur ces deux rives, sœurs-ennemies.

Christiane Chaulet Achour
Juin 2014

